

Extrait du Géologie et géo-tourisme

<http://jfmoyen.free.fr>

La fin de la « précarité » ?

- Academic life -

Date de mise en ligne : dimanche 6 septembre 2009

Description :

Il va falloir que je change la page d'accueil de ce site

Géologie et géo-tourisme

[Plusieurs allusions sur ce site](#) ont du suffire à faire comprendre à mes lecteurs [1] que ma situation professionnelle est en train de changer assez spectaculairement. J ai en effet obtenu un poste comme professeur [2] à l [Université Jean-Monnet](#), à Saint-Etienne. J ai signé Lundi dernier mon contrat & pardon, mon « procès verbal d installation », c est donc officiel.

Et donc, je suis sensé me réjouir. Me réjouir de rentrer en France [3] ; et me réjouir d avoir enfin échappé à la « précarité » des jeunes chercheurs. Or justement, en fouillant dans mes archives je retrouve un texte que j avais écrit en 2006 [4], à l époque où je passais de post-doc à Lecturer ; je le recopie ici en n y changeant pas grand-chose, parce que je n ai à peu près rien à y ajouter ni à y retirer ; je mets seulement à jour quelques notes de bas de page.

Pourquoi je n aime pas entendre parler de « précarité » concernant les jeunes chercheurs &

Octobre 2006

& alors que, pourtant, c est un mot à la mode ? C est même le mot clef, celui qu on se doit d utiliser quand on parle de l emploi scientifique, ou de la situation des jeunes chercheurs. Bien sûr, il ne faut pas seulement en parler, mais aussi la condamner (sinon, on parle de mobilité, pas de précarité). Il y a même des groupes qui se définissent comme « contre la précarité », et ce nom-définition leur tient aussi lieu de manifeste et de programme.

Pourtant, c est un terme qui m horripile au plus haut point. Alors que, objectivement, je pense pouvoir rentrer dans la catégorie des « précaires » : depuis la fin de ma thèse, j ai eu 4 emplois successifs, d une durée de 8 mois à deux ans ; dans 4 villes et trois parties du monde ; et que je suis, pour le moment, post-doc (avec une carte d étudiant), et bien loin de la France [5]. Que j ai essayé au moins 20 ou 25 fois de postuler sur des postes de MC ou de CR, que j ai été auditionné une quinzaine de fois, et classé second une bonne dizaine. Et malgré tout, je n aime toujours pas ce mot, cette description :

1) C est un terme qui, appliqué aux jeunes chercheurs, est particulièrement indécent. Des « précaires », il y en a. Il a des gens qui vivent du RMI, et d autres qui dorment sous les ponts. Il y a (même en France !) des gens qui ne savent pas si ils mangeront demain. Il y a des gens sans qualifications, pour qui trouver un emploi est à peu près impossible. Des gens qui depuis 20 ans vivent de chômage et de RMI, de CES et de temps partiel. Ces gens-là sont précaires, sans nul doute. Mais des jeunes chercheurs, vivant d un salaire d ATER ou d une bourse de post-doc ? Des gens qui, « précaires » ou pas, arrivent en général à trouver un contrat (de post-doc, d ATER, ou autre) à la fin de leur actuel emploi, et un contrat pour continuer essentiellement la même activité professionnelle de la recherche, sur à peu près les mêmes thèmes ? Il me semble qu un minimum de respect pour les gens en situation vraiment précaire devrait nous dissuader d utiliser ce vocabulaire.

2) Pour un jeune chercheur, la précarité est, sinon choisie, du moins acceptée. Avec un diplôme à bac +5 ou +8 (selon comment on compte), trouver du travail est généralement possible : enseignement, concours de la fonction publique, ingénierie ou R&D, etc. Si nous restons dans notre « précarité », c est d abord et avant tout parce que nous voulons, quoi qu il en coûte, continuer la recherche.

A l échelle mondiale, [il existe du travail pour les docteurs](#). Dans le monde académique, ou dans la recherche privée. Là encore, si nous restons « précaires », c est parce que nous nous limitons à la France, ou à l Europe proche (parfois, à notre région ou notre ville), que nous ne voulons pas quitter notre ville, notre pays.

Et puis, qui de nous peut prétendre qu'il ne savait pas ? Oh, je sais « on nous a fait miroiter des départs en retraite massifs ». Mais quand « on » nous a dit ça, nous étions adultes et en âge de nous faire notre propre idée ; de compter le nombre de thèses soutenues en France ; de regarder le sort des générations avant nous. Et pourtant, nous avons choisi la recherche, choisi de faire une thèse parce que c'est un travail qui nous plaît, que nous aimons faire. Nous l'avons choisi en connaissance de cause, en sachant que les perspectives d'emploi étaient pour le moins restreintes (du moins dans le monde académique Français). Alors & il faudrait peut-être prendre ses responsabilités et assumer les conséquences de ses choix : celui de vouloir faire de la recherche académique et rien d'autre ; celui de vouloir habiter en France (quand ce n'est pas « dans sa ville natale ! ») et nulle part ailleurs.

3) La précarité, c'est aussi un état d'esprit, un sentiment. L'instabilité professionnelle est une chose ; la façon dont on le vit en est une autre. Ce n'est pas forcément une épreuve insurmontable ou une situation si déplaisante&

Bien sûr, ça dépend largement des goûts, ou des facilités d'adaptation personnelles, voire de facteurs extérieurs (santé, famille&.). Mais pas seulement.

Etrangement, ceux que l'on entend le plus parler de précarité, ce sont ceux qui, pour caricaturer, on fait une thèse à Paris VII après un second cycle à Paris VI, ont postulé sur des postes à Orsay « parce qu'il faut bien être mobile, on est obligé », mais quand même pas à Lyon (« en province ? ») ; sont partis un an en post-doc à Londres, en rentrant tous les week-ends en France. C'est un mot que je n'ai pas entendu dans la bouche de ceux qui ont enchaîné plusieurs post-docs du Canada à la Nouvelle-Zélande, ont déménagé 5 fois en 8 ans, et/ou travaillent sur différents contrats dans des laboratoires australiens ou américains& On entend souvent dire « les jeunes chercheurs (précaires) ne peuvent pas fonder une famille ». Sans blague ? Pour ma part, je suis marié et j'ai deux enfants. Et qui peut oser prétendre que son instabilité professionnelle l'a empêché de construire une relation ? Affirmer qu'il (elle) a rencontré un « significant other », et lui a dit « désolé mon(ma) chérie(e), mais tant que j'ai pas un poste de MC je ne peux pas sortir avec toi » [\[6\]](#) ?

Oh, je ne dis pas que ce ne serait pas plus confortable de pouvoir élever mes enfants sans me demander où nous serons l'an prochain. Pour autant, ça ne nous empêche en rien de former une famille avec une vie de famille ; et de vivre, de façon générale. La vie ne commence pas au jour où on a un poste au CNRS.

4) Mon métier, ce n'est pas « précaire », c'est chercheur, c'est-à-dire professionnel en exercice, et vivant de mon métier. Depuis 10 ans (j'ai commencé ma thèse en 1996), je vis de mon travail de recherche. Evidemment, le climat français véhicule un discours dominant, où celui qui n'est pas CR ou MC n'est rien, ou à la limite un « étudiant prometteur », mais en tout cas pas un « jeune collègue ». Et cette mentalité est souvent intériorisée, assimilée, acceptée par les premiers intéressés, qui eux-mêmes ne se considèrent pas tant comme des chercheurs exerçant leur activité professionnelle, mais des « post-doc » ou des « précaires » [\[7\]](#).

Mais hors du territoire Français, que ce soit dans mon département à Stellenbosch, ou encore lorsque je participe à des congrès, personne ne se préoccupe de la nature de mon contrat. La seule chose qui intéresse mes collègues Canadiens, Sud-Africains ou Australiens, c'est la qualité de mon travail de recherche. Peu leur importe de savoir si je suis un « vrai » chercheur, ou un « précaire », un « jeune chercheur » dont le travail ne peut s'estimer que par rapport à son éventuelle candidature au CNRS, et aux jeux politiques qu'elle entraînera pour promouvoir sa chapelle.

5) Pour finir, la précarité, ça reflète surtout **le décalage, la différence entre la vie dont on rêve, et celle qu'on a**. De fait, si on rêve de trouver un travail fixe dans sa propre ville, d'acheter son appartement, et à 27 ans de savoir que pour le reste de sa vie active, on ira tous les matins dans le même bureau pour y faire la même chose, alors c'est sûr que cette situation instable est dure à vivre, difficile, inconfortable. Si l'on n'admet pas de devoir ajuster ses envies et ses projets de vie aux réalités, forcément, c'est dur. Si en revanche on s'imagine explorant, vivant dans différents endroits, changeant et découvrant le monde, alors la vie n'est pas si déplaisante : la mienne me convient

tout à fait bien, et je suis en fait terrorisé à l'idée de faire la même chose dans le même couloir, jour après jour pour le reste de ma vie !

Ce qui est drôle, c'est de voir les protestations contre la « précarité » se draper dans une dialectique et une idéologie vaguement gauchisante, voire carrément révolutionnaire, qui n'arrive qu'à peine à masquer les aspirations très & petit-bourgeoises, aurait-on dit naguère, de leurs auteurs

[1] en supposant qu'il y ait des lecteurs autres que des amis, familles et copains, qui sont de toutes façons au courant depuis longtemps

[2] pour les non-Français : en réalité professeur « deuxième classe », c'est-à-dire « [associate Professor](#) »

[3] j'écrirais un mot sur ce thème, si j'arrive à trouver le temps d'organiser un peu mes pensées

[4] Je l'avais écrit à peu près au moment où j'ai claqué la porte de SLR, un peu en réaction face au dégoût que m'inspirait la mythologie du précaire qui peu à peu remplaçait la réflexion y compris dans la branche « jeunes chercheurs »

[5] Août 2006. Juste après, j'ai obtenu un contrat de 3 ans (un « CDD », comme on dit en France) comme « Lecturer » auprès de l'université de Stellenbosch, Afrique du Sud. Même alors, j'ai toujours eu autant de mal à me définir comme précaire et à me concevoir comme autre chose que comme un chercheur vivant de son travail de recherche.

[6] Même [Tom](#) a réussi à se marier et fonder une famille !

[7] Ou des « jeunes chercheurs » &